﻿The Project Gutenberg EBook of L'oiseau blanc, by Denis Diderot

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: L'oiseau blanc

conte bleu

Author: Denis Diderot

Editor: Jules Assézat

Release Date: April 25, 2009 [EBook #28605]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'OISEAU BLANC \*\*\*

Produced by Laurent Vogel and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by the

Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr)

[Extrait des OEuvres complètes de Diderot, éditées par Jules Assézat,

tome quatrième, Paris, Garnier Frères, 1875.]

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

(Écrit vers 1748.--Publié en 1798.)

Ce conte est de la même époque que les \_Bijoux indiscrets\_. Les mêmes

personnages s'y retrouvent, mais la licence y est beaucoup moindre. Il

resta inconnu jusqu'à la publication qu'en fit Naigeon dans son édition

des \_OEuvres\_ de Diderot en 1798. C'était lui que cherchait M. Berrier,

le lieutenant de police, quand Mme Diderot lui répondit qu'elle ne

connaissait de son mari «ni pigeon noir, ni pigeon blanc,» et que

d'ailleurs elle ne le croyait pas capable d'attaquer le roi, comme on

l'en accusait à l'occasion de ce conte. On jugera si la femme du

philosophe avait raison. Pour nous, il ne nous paraît y avoir là, comme

dans les \_Bijoux\_, que des rapprochements trop vagues entre Mangogul et

Louis XV, pour permettre de soutenir une opinion qui rendrait criminels

tous les romans du XVIIIe siècle aussi bien que toutes les féeries du

XIXe. Il faut toujours qu'il arrive un moment, dans l'histoire des

peuples, où, la civilisation se répandant, le principe d'autorité se

montre sous son vrai jour. On s'aperçoit alors que les rois sont des

hommes, et quand une fois tout le monde le sait, les écrivains qui le

disent, ne faisant plus que broder un lieu commun, n'ont ni mérite ni

démérite: ils n'ont qu'un peu plus ou un peu moins d'esprit.

Nous pensons n'avoir pas besoin d'expliquer au lecteur l'allégorie de

\_l'Oiseau blanc\_; ils l'apercevront, sans aucun doute, avant la Sultane.

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

PREMIÈRE SOIRÉE.

La favorite se couchait de bonne heure et s'endormait fort tard. Pour

hâter le moment de son sommeil, on lui chatouillait la plante des pieds

et on lui faisait des contes; et pour ménager l'imagination et la

poitrine des conteurs, cette fonction était partagée entre quatre

personnes, deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs

poursuivaient successivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa

tête était mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans

son lit et ses pieds confiés à sa chatouilleuse, lorsqu'elle dit:

«Commencez;» et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui

suit.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ah! ma soeur, le bel oiseau! Quoi! vous ne le voyez pas entre les deux

branches de ce palmier passer son bec entre ses plumes et parer ses

ailes et sa queue? Approchons doucement; peut-être qu'en l'appelant il

viendra; car il a l'air apprivoisé, «Oiseau mon coeur, oiseau mon petit

roi, venez, ne craignez rien; vous êtes trop beau pour qu'on vous fasse

du mal. Venez; une cage charmante vous attend; ou si vous préférez la

liberté, vous serez libre.»

L'oiseau était trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes

et jolies personnes. Il prit son vol et descendit légèrement sur le sein

de celle qui l'avait appelé. Agariste, c'était son nom, lui passant sur

la tête une main qu'elle laissait glisser le long de ses ailes, disait à

sa compagne: «Ah! ma soeur, qu'il est charmant! Que son plumage est

doux! qu'il est lisse et poli! Mais il a le bec et les pattes couleur de

rose et les yeux d'un noir admirable!»

LA SULTANE.

Quelles étaient ces deux femmes?

LA PREMIÈRE FEMME.

Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE.

Je ne croyais pas qu'il y eût des couvents à la Chine.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ni moi non plus. Ces vierges couraient un grand péril à cesser de l'être

sans permission. S'il arrivait à quelqu'une de se conduire

maladroitement, on la jetait pour le reste de sa vie dans une caverne

obscure, où elle était abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avait

qu'un moyen d'échapper à ce supplice, c'était de contrefaire la folle ou

de l'être. Alors les Chinois qui, comme nous et les Musulmans, ont un

respect infini pour les fous, les exposaient à la vénération des peuples

sur un lit en baldaquin, et, dans les grandes fêtes, les promenaient

dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels

tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son était fort harmonieux.

LA SULTANE.

Continuez; fort bien, madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME.

Voilà donc l'oiseau blanc dans le temple de la grande guenon couleur de

feu.

LA SULTANE.

Et qu'est-ce que cette guenon?

LA SECONDE FEMME.

Une vieille Pagode très-encensée, la patronne de la maison. D'aussi loin

que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau

sur le poing, elles accourent, l'entourent et lui font mille questions à

la fois. Cependant l'oiseau, s'élevant subitement dans les airs, se met

à planer sur elles; son ombre les couvre, et elles en conçoivent des

mouvements singuliers. Agariste et Mélisse éprouvent les premières les

merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une ardeur sacrée

s'allument dans leur coeur; je ne sais quels épanchements lumineux et

subtils passent dans leur esprit, y fermentent et, de deux idiotes

qu'elles étaient, en font les filles les plus spirituelles et les plus

éveillées qu'il y eût à la Chine: elles combinent leurs idées, les

comparent, se les communiquent et y mettent insensiblement de la force

et de la justesse.

LA SULTANE.

En furent-elles plus heureuses?

LA SECONDE FEMME.

Je l'ignore. Un matin, l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon

si mélodieuse, que toutes les vierges en tombèrent en extase. La

supérieure, qui jusqu'à ce moment avait fait l'esprit fort et dédaigné

l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur ses carreaux et s'écria d'une

voix entrecoupée: «Ah! je n'en puis plus!... je me meurs!... je n'en

puis plus!... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air.»

LA SULTANE.

Je vois cette scène; et je crois que l'oiseau blanc avait grande envie

de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et

l'ajustement en désordre, l'oeil égaré, la respiration haute et

balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses à leur grande

guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME.

Ce qu'il en arriva? Un prodige, un des plus étonnants prodiges dont il

soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE.

Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces

filles en souffrît.

LA SULTANE.

Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des

contes; mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR.

Songez donc, madame, que c'étaient des esprits.

LA SULTANE.

Vous avez raison; je n'y pensais pas. Ah! oui, des esprits!

\* \* \* \* \*

La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.

LE PREMIER ÉMIR.

On avertit la supérieure de ce prodige. Les prêtres furent assemblés; on

raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits: après de longues

altercations sur le parti qu'il y avait à prendre, il fut décidé qu'on

interrogerait la grande guenon. Aussitôt les tambourins et les

clochettes annoncent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont

ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes; mais la cause du

sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que

l'oiseau était père des petits esprits.

LA SULTANE.

Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont

bêtes.

LE PREMIER ÉMIR.

Après une heure et demie de génuflexions, d'encensements et d'autres

singeries, la grande guenon se gratta l'oreille et se mit à débiter de

la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste:

Pour conserver l'odeur de pucelage

Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,

Que loin d'ici le galant emplumé

Aille chanter et chercher une cage.

Vierges, contre ce coup armez-vous de courage;

Vous resterez encor vierges, ou peu s'en faut:

Vos coeurs, aux doux accents de son tendre ramage,

Ne s'ouvriront pas davantage:

Telle est la volonté d'en haut.

Et toi qu'il honora de son premier hommage,

Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,

Modère la douleur dont ton âme est émue;

L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté.

Agariste, il est temps qu'il cherche Vérité,

Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue.

LA SULTANE.

Mademoiselle, vous avez, ce soir, le toucher dur et vous me chatouillez

trop fort. Doucement, doucement... fort bien, comme cela... ah! que vous

me faites plaisir! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je

vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR.

On ne fut pas fort instruit par cet oracle: aussi donna-t-il lieu à une

infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres,

comme c'est le privilége des oracles. «\_Qu'il cherche Vérité\_, disait

l'une; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle

il est destiné.--\_Qu'il échappe au mensonge\_, disait une autre, \_et

qu'il mue\_. Qu'il mue! ma soeur; est-ce qu'il muera? C'est pourtant

dommage, il a les plumes si belles!» aussi toutes reprenaient: «Ma soeur

Agariste l'a tant fait chanter! tant fait chanter!»

Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la

prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin serait renfermé,

de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avait si heureusement

commencé et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque

opposition de la part des jeunes recluses; mais les vieilles tinrent

ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir, où il passait les

jours dans un ennui cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge

compatissante venait sur la pointe du pied le consoler de son exil.

Cependant elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées.

Toujours les mêmes visages! \_toujours les mêmes vierges!\_

LA SULTANE.

Votre oiseau blanc est trop difficile. Que lui fallait-il donc?

LE PREMIER ÉMIR.

Avec tout l'esprit qu'il avait inspiré à ces recluses, ce n'étaient que

des bégueules fort ennuyeuses: point d'airs, point de manége, point de

vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des

soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles et d'un ton d'oraison à

faire mal au coeur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en

lui-même qu'il était temps de suivre son destin et de prendre son vol;

ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui

revint quelques scrupules sur des serments qu'il avait faits à Agariste

et à quelques autres. Je ne sais ce qui en est.

LA SULTANE.

Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point

contre le dégoût, et que si les serments ne coûtent guère à faire aux

infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre.

\* \* \* \* \*

À la suite de cette réflexion, la sultane articula très-distinctement

son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et

l'ordre de se retirer; ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut

possible.

SECONDE SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse: Retenez bien ce mouvement-là, c'est

le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension; le sultan la

doublera, à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre

le même service; je ne m'y oppose point, mais point du tout... Voyez si

cela vous convient... Second émir, à vous. Si je m'en souviens, voilà

votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus

vite, qu'il s'était flatté d'échapper à ses remords, en mettant un grand

intervalle entre lui et les objets qui les causaient. Il était tard

quand il partit; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR.

Chez l'empereur des Indes, qui prenait le frais dans ses jardins, et se

promenait sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur

le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien

fait; car quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda pas à

devenir grand'père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appelait la

fille du grand Kinkinka, nom qu'on traduirait à peu près dans notre

langue par gentillesse ou vivacité, s'écria qu'elle n'avait jamais rien

vu de si beau. Et lui se disait en lui-même: «Quel teint! quels yeux!

que sa taille est légère! Les vierges de la guenon couleur de feu ne

m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci.»

LA SULTANE.

Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul

jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR.

Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE.

Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR.

Lively portait des jupons courts; et l'oiseau blanc pouvait aisément

apercevoir les beautés dont il faisait l'éloge du haut du turban sur

lequel il était perché.

LA SULTANE.

Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue, qu'il abandonna le lieu

d'où il faisait ses judicieuses observations, pour se placer sur le sein

de la princesse.

LE SECOND ÉMIR.

Sultane, il est vrai.

LA SULTANE.

Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs?

LE SECOND ÉMIR.

Non, sultane; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE.

Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR.

Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de

dire qu'il fallait couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner

de la princesse.

LA SULTANE.

Elle eût fait un mauvais repas: après sa fatigue chez les vierges et sur

la route, il devait être maigre.

LE SECOND ÉMIR.

Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en

demeura aplati.

LA SULTANE.

Et voilà l'origine des nez plats; ils descendent de la mule de Lively et

de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR.

Lively se fit apporter un panier, y renferma l'oiseau, et l'envoya

coucher. Il en avait besoin, car il se mourait de lassitude et d'amour.

Il dormit, mais d'un sommeil troublé: il rêva qu'on lui tordait le cou,

qu'on le plumait, et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively; car

le panier était placé sur sa table de nuit, et elle avait le sommeil

léger. Elle sonna; ses femmes arrivèrent; on tira l'oiseau de son

dortoir. La princesse jugea, au trémoussement de ses ailes, qu'il avait

eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa, et se mit en

devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres et les plus

jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré

l'envie qui le pressait.

LA SULTANE.

Il avait déjà le caractère des vrais amants.

LE SECOND ÉMIR.

Il était timide et embarrassé de sa personne: il se contenta d'étendre

ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE.

Quoi! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively?

LE SECOND ÉMIR.

Cette témérité lui réussit. «Mais comment donc! s'écria la princesse; il

est entreprenant!...» Cependant l'oiseau usait du privilége de son

espèce, et la pigeonnait avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes

qui s'en tenaient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer

Lively: l'héritier de l'empire du Japon devait être incessamment son

époux; Kinkinka en avait parlé; on attendait de jour en jour les

ambassadeurs qui devaient en faire la demande, et qui ne venaient point.

On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue

du pays le prince Esprit, avait disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni

comment; et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et

à souhaiter qu'il se retrouvât.

Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux,

l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avait tourné la tête,

faisait arracher la moustache à son gouverneur, et ordonnait des

perquisitions; mais il était arrêté que de longtemps Génistan ne

reparaîtrait au Japon. S'il employait bien son temps dans les lieux de

sa retraite, l'oiseau blanc ne perdait pas le sien auprès de la

princesse; il obtenait tous les jours de nouvelles caresses: on pressait

le moment de l'entendre chanter, car on avait conçu la plus haute

opinion de son ramage; l'oiseau s'en aperçut, et la princesse fut

satisfaite. Aux premiers accents de l'oiseau...

LA SULTANE.

Arrêtez, émir... Lively se renversa sur une pile de carreaux, exposant à

ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son

égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois, et

augmenter l'évanouissement de la princesse, qui durerait encore si

l'oiseau ne s'était avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air.

Lively se trouva si bien de son ramage, que sa première pensée fut de le

prier de chanter souvent: ce qu'elle obtint sans peine; elle ne fut même

que trop bien obéie: l'oiseau chanta tant pour elle, qu'il s'enroua; et

c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Émir,

n'est-ce pas cela?... Et vous, madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ce fut un malheur pour l'oiseau, car quand on a de la voix on est fâché

de la perdre; mais il était menacé d'un malheur plus grand: la

princesse, un matin à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés;

elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau-né: Qui est-il?

d'où vient-il? qui l'a placé là? Toutes protestèrent qu'elles n'en

savaient rien. Dans ces entrefaites arriva Kinkinka; à son aspect les

femmes de la princesse disparurent; et l'empereur, demeuré seul avec sa

fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui était le mortel

assez osé pour être parvenu jusqu'à elle; et, sans attendre sa réponse,

il court à la fenêtre, l'ouvre, et saisissant le petit esprit par

l'aile, il allait le précipiter dans un canal qui baignait les murs de

son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans

l'appartement, éblouit les yeux du monarque, et le petit esprit

s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur,

courait dans son palais en criant comme un fou qu'il en aurait raison;

que sa fille ne serait pas impunément déshonorée; pardieu; qu'il en

aurait raison... L'oiseau blanc savait mieux que personne si l'empereur

avait tort ou raison d'être fâché; mais il n'osa parler, dans la crainte

d'attirer quelque chagrin à la princesse; il se contenta de se livrer à

une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la

queue; ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE.

Et Lively cessa de se soucier de lui, lorsqu'il eut cessé d'être beau;

et comme il avait perdu à son service une partie de son ramage, elle dit

un jour à sa toilette: «Qu'on m'ôte cet oiseau-là; il est devenu laid à

faire horreur, il chante faux; il n'est plus bon à rien...» À vous,

madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais; l'eunuque crut qu'il était

temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau, et de venger celle de son

nez; il démontra à la princesse, par toutes les règles de la nouvelle

cuisine, que l'oiseau blanc serait un manger délicieux; et Lively, après

s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la

basilique. L'oiseau blanc outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on

se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha

quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots,

et partit.

LA SULTANE.

Lively et son cuisinier en furent dans un dépit inconcevable.

«L'insolent!» disait l'une; l'autre: «Ç'aurait été un mets admirable!»

LA SECONDE FEMME.

Tandis que le cuisinier rengaînait son couteau qu'il avait inutilement

aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupaient à lui frotter la

tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnait les champs, peu

satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively

que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de

ne la point aimer. Voici donc les raisonnements qu'il faisait dans sa

tête d'oiseau: «J'ai de l'esprit. Quand je cesserai d'être oiseau, je

serai fait à peindre. Il y a cent à parier contre un qu'elle sera folle

de moi; c'est où je l'attends; chacun aura son tour. L'ingrate! la

perfide! J'ai tremblé pour elle jusqu'à en perdre les plumes; j'ai

chanté pour elle jusqu'à en perdre la voix, et par ses ordres un

cuisinier s'emparait de moi, on me tordait le cou, et je serais

maintenant à la basilique! Quelle récompense! Et je la trouverais encore

charmante? Non, non, cette noirceur efface à mes yeux tous ses charmes.

Qu'elle est laide! que je la hais!»

\* \* \* \* \*

Ici la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME.

On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la

princesse, il ne voulait point du tout être mis à la basilique pour

elle, et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimait, excepté la

vie.

LA SULTANE.

Et qu'il avait la sincérité d'en convenir. À vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

L'oiseau blanc allait sans cesse. Son dessein était de gagner le pays de

la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route? qui lui servira de guide?

On y arrive par une infinité de chemins; mais tous sont difficiles à

tenir; et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage, n'en

connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard

des éclaircissements, et il n'aurait pas été en cela plus malheureux que

le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la

rencontre de la fée; rencontre difficile, qu'on doit plus communément à

une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués, qu'aux plus profondes

méditations.

LA SULTANE.

Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il était prince?

LE PREMIER ÉMIR.

Non, madame; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera: ce

n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit son instinct. Les ténèbres ne

l'effrayèrent point; il vola pendant la nuit; et le crépuscule

commençait à poindre, lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui

conduisait aux champs son troupeau, en jouant sur son chalumeau des airs

simples et champêtres, qu'il n'interrompait que pour tenir à une jeune

paysanne, qui l'accompagnait en filant son lin, quelques propos tendres

et naïfs, où la nature et la passion se montraient toutes nues:

«Zirphé, tu t'es levée de grand matin.

--Et si, je me suis endormie fort tard.

--Et pourquoi t'es-tu endormie si tard?

--C'est que je pensais à mon père, à ma mère et à toi.

--Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parents?

--Que sais-je?

--Veux-tu que je leur parle?

--Si je le veux! en peux-tu douter?

--S'ils me refusaient?

--J'en mourrais de peine.»

LA SULTANE.

L'oiseau n'est pas loin du pays de Vérité. On y touche partout où la

corruption n'a pas encore donné aux sentiments du coeur un langage

maniéré.

LE PREMIER ÉMIR.

À peine l'oiseau blanc eut-il frappé les yeux du berger, que celui-ci

médita d'en faire un présent à sa bergère; c'est ce que l'oiseau comprit

à merveille aux précautions qu'on prenait pour le surprendre.

LA SULTANE.

Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune

innocente; entendez-vous?

LE PREMIER ÉMIR.

S'imaginant qu'il pourrait avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il

se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers

jours qu'il vécut avec eux; ils n'avaient qu'elle sur leurs lèvres;

c'était leur divinité, et ils ne craignaient rien tant que de

l'offenser; mais comme il y avait beaucoup plus de sentiment que de

lumière dans le culte qu'ils lui rendaient, il conçut d'abord que les

meilleurs amis de la fée n'étaient pas ceux qui connaissaient le mieux

son séjour, et que ceux qui l'entouraient l'en entretiendraient tant

qu'il voudrait, mais ne lui enseigneraient pas les moyens de la trouver.

Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la

simplicité de leurs moeurs, de la naïveté de leurs discours; et pensant

qu'ils ne devaient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule éternel

qui régnait sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les

objets, les empêchait de leur attacher des valeurs imaginaires, ou du

moins d'en exagérer la valeur réelle.

\* \* \* \* \*

Ici la sultane poussa un léger soupir, et l'émir ayant cessé de parler,

elle lui dit d'une voix faible:

«Continuez, je ne dors pas encore.»

LE PREMIER ÉMIR.

Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habitants

l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui, et remarquant

dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils

tombent sur lui à grands coups de bec, et le maltraitent cruellement. «Ô

Vérité, s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on

récompense ceux qui t'aiment, et qui s'occupent à te chercher?» Il se

tira comme il put des pattes de ces oiseaux idiots et méchants, et

comprit que la difficulté des chemins avait moins allongé son voyage que

l'intolérance des passants...

\* \* \* \* \*

L'émir en était là, incertain si la sultane veillait ou dormait; car on

n'entendait entre ses rideaux que le bruit d'une respiration et d'une

expiration alternatives. Pour s'en assurer, on fit signe à la

chatouilleuse de suspendre sa fonction. Le silence de la sultane

continuant, on en conclut qu'elle dormait, et chacun se retira sur la

pointe du pied.

TROISIÈME SOIRÉE.

C'était une étiquette des soirées de la sultane, que le conteur de la

veille ne poursuivait point le récit du lendemain. C'était donc au

second émir à parler; ce qu'il fit après que la sultane eut remarqué que

rien n'appelait le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières

années de la vie, ou la prière à Brama, ou les idées philosophiques.

«Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle au second émir,

suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie.»

LE SECOND ÉMIR.

Un soir que l'oiseau blanc se promenait le long d'une prairie, moins

occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité, que de la beauté et

du silence des lieux, il aperçut tout à coup une lueur qui brillait et

s'éteignait par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea

son vol. La lumière augmentait à mesure qu'il approchait, et bientôt il

se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable

par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et

la petitesse de ses portes. Il vit peu de monde dans les appartements,

beaucoup de simplicité dans l'ameublement, d'espace en espace des

girandoles sur des guéridons, et des glaces de tout côté. À l'instant il

reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avait passé les premiers

et les plus beaux jours de sa vie, et il en pleura de joie; mais son

attendrissement redoubla, lorsque, achevant de parcourir le palais, il

découvrit la fée Vérité, retirée dans le fond d'une alcôve, où, les yeux

attachés sur un globe et le compas à la main, elle travaillait à

constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE.

Un prince élevé sous les yeux de Vérité! Émir, êtes-vous bien sûr de ce

que vous dites là? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela

l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR.

L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui

d'abord ne le remarqua pas; mais ses battements d'ailes furent si

rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit

de sa méditation et reconnut son élève; car rien n'est si pénétrant que

la fée.

LA SULTANE.

Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité! en voilà bien d'une

autre! Peu s'en faut que je ne vous impose silence; cependant continuez.

LE SECOND ÉMIR.

À l'instant Vérité le toucha de sa baguette; ses plumes tombèrent; et

l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la

fée lui annonça: c'est qu'il redeviendrait pigeon jusqu'à ce qu'il fût

arrivé chez son père; de crainte que s'il rencontrait le génie Rousch

(ce qui signifie, dans la langue du pays, Menteur), son plus cruel

ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit ensuite des

questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit

par des réponses telles qu'il les fallait à la fée, claires et précises:

il lui raconta ses aventures; il insista particulièrement sur son séjour

dans le temple de la guenon couleur de feu; la fée le soupçonna

d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquaient pour

être tout à fait plaisant, et d'en retrancher d'autres qui l'auraient

déparé; mais comme elle avait de l'indulgence pour ces faussetés

innocentes...

LA SULTANE.

Innocentes! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art

funeste, que d'une bagatelle on en fait une aventure malhonnête,

indécente, déshonorante... Taisez-vous, taisez-vous; au lieu de

m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à

demain; et vous, madame première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avait laissés là. «Et cette

belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique? lui

dit-elle ironiquement.

--Ah! l'ingrate, s'écria-t-il, la cruelle! qu'on ne m'en parle jamais.

--Je vous entends, reprit Vérité, vous l'aimez à la folie.»

Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince, qu'il convint

sur-le-champ qu'il aimait.

«Mais que prétendez-vous faire de ce goût? lui demanda Vérité.

--Je ne sais, lui répondit Génistan; un mariage peut-être.

--Un mariage! reprit la fée; tant pis! Je vous avais, je crois, trouvé

un parti plus sortable.

--Et ce parti, demanda le prince, quel est-il?

--C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un

certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup

d'oeil, mais qui a le coeur bon, l'esprit ferme et la conversation

très-solide. Elle appartenait à un jeune philosophe qui a fait fortune à

force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée: depuis ce temps,

je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avais destinée.

--Pourrait-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette

délaissée?

--\_Polychresta\_, dit la fée, ou toute bonne, ou bonne à tout; cela n'est

pas brillant; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent, mais des

millions en fonds de terre, et cela raccommodera vos affaires, que les

dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées.

--Très-assurément, madame, répondit le prince, vous n'y pensez pas:

cette figure, cet âge, cette allure-là ne me vont point, et il ne sera

pas dit que le fils du très-puissant empereur du Japon ait pris pour

femme une princesse de je ne sais où; encore, s'il était question d'une

maîtresse, on n'y regarderait pas de si près...»

LA SULTANE.

On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME.

«... Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes

d'y pourvoir. J'emprunterai, madame; le Japon, avant que je devinsse

oiseau, était rempli de gens admirables qui prêtaient à vingt-cinq pour

cent par mois tout ce qu'on voulait.

--Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec

Polychresta.

--Ah! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera

jamais; et puis votre Polychresta voudrait qu'on lui fît des enfants du

matin au soir, et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là.

--Quelles idées! dit la fée; vous passez pour avoir du sens; je voudrais

bien savoir à quoi vous l'employez.

--À ne point faire de sots mariages, répondit le prince.

--Voilà des mépris bien déplacés, lui dit sérieusement Vérité:

Polychresta est un peu ma parente; je la connais, je l'aime; et vous ne

pouvez vous dispenser de la voir.

--Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus

amusante; et s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que

je n'aie la contenance la plus maussade.

--Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de

Polychresta: voyez-la, je vous en prie, et croyez que vous l'estimerez,

si vous vous en donnez le temps.

--Pour de l'estime et du respect; je lui en accorderai d'avance tant

qu'il vous plaira; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit

que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe; ce serait

d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir.

--Eh! monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous en entêter?

Épousez-la seulement; c'est tout ce qu'on vous demande.

--Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes

choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé; je ne saurais m'en

passer: si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferais

ma femme de Polychresta, et nous serions tous contents.»

La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de

l'expédient du prince. «Vous êtes jeune, lui dit-elle, et je vous excuse

de préférer Lively.

--Ah! elle me sera plus nécessaire encore quand je serai vieux.

--Vous vous trompez, lui dit la fée, Lively vous importunera souvent

quand vous serez sur le retour; mais Polychresta sera de tous les temps.

--Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes

deux: Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera

dans ma vieillesse.»

LA SULTANE.

Ah! ma bonne, vous êtes délicieuse; je ne connais pas d'insomnie qui

tienne là contre: vous filez une conversation et l'assoupissement avec

un art qui vous est propre; personne ne sait appesantir les paupières

comme vous; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur

attachez; et, quatre minutes de plus, je crois que je ne me serais

réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Après cette conversation, qui n'avait pas laissé de durer, comme la

sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien

appartement; il passa plusieurs jours encore avec la fée, qui lui donna

de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et

qu'il n'avait presque pas écoutés. Ensuite il redevint pigeon à son

grand regret; la fée le prit sur le poing, et l'élança dans les airs

sans cérémonie; il partit à tire-d'aile pour le Japon, où il arriva en

fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE.

Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité, que pour la

rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée, qui sentait que le prince aurait plus besoin d'elle que jamais,

à présent qu'il était à la cour, se hâta de finir la solution d'un

problème fort difficile et fort inutile...

LA SULTANE.

Car nos connaissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus

avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME.

... Le suivit de près, et l'atteignit au haut d'un observatoire, où il

s'était reposé.

LA SULTANE.

Et qui n'était pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle lui tendit le poing. L'oiseau ne balança pas à descendre; et ils

achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE.

À vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il

avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. «Et qu'est-ce que cet

oiseau? lui demanda-t-il d'abord; car il aimait les oiseaux à la folie:

de tout temps il avait eu des volières; et son plaisir, même à l'âge de

quatre-vingts ans, était de faire couver des linottes.

--Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils.

--Mon fils! s'écria le sultan; mon fils, un gros pigeon pattu! Ah! fée

divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé?

--Ce n'est rien, répondit la fée.

--Comment, ventrebleu! ce n'est rien! reprit le sultan; et que diable

voulez-vous que je fasse d'un pigeon? Encore s'il était d'une rare

espèce, singulièrement panaché: mais point du tout, c'est un pigeon

comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah! fée merveilleuse,

faites tout ce qu'il vous plaira, des gens durs, savants, arrogants,

caustiques et brutaux; mais pour des pigeons, ne vous en mêlez pas.

--Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils;

cependant je vais vous le restituer.

--Tant mieux, répondit le sultan: car, quoique mes sujets aient souvent

obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais

s'ils auraient accepté l'administration d'un pigeon.»

Tandis que le sultan faisait en quatre mots l'histoire du ministère

japonais, la fée souffla sur l'oiseau blanc; et il redevint le prince

Génistan. Ces prodiges s'opéraient dans le cabinet de Zambador, son

père; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue

du pays, Menteur), furent fâchés de revoir le prince; mais aucun n'osa

se montrer mécontent, et tout se passa bien.

Zambador était fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils était

devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit:

«Vous souvient-il, très-respectable sultan, que quand l'impératrice, ma

mère, eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais

abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvait

plus avoir d'enfants; qu'il fallait assurer la succession au trône, et

qu'il était à propos qu'elle priât les Pagodes, en qui elle avait

toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse

que vous vous proposiez de prendre? La bonne dame ne donna point dans

vos raisons, et ne pria pas; elle ne crut pas devoir hasarder la

réputation dont elle jouissait, d'obtenir d'en haut de la pluie, du beau

temps, des enfants, des melons, tout ce qu'elle demandait: elle craignit

qu'on ne dît qu'il ne lui restait de crédit, ni sur la terre, ni dans

les cieux; car elle savait bien que, si elle n'était plus assez jeune

pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre.

--Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi; vous parlez comme votre

mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que tandis que vous

couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfants?»

LA SULTANE.

Cela pouvait n'être pas exactement vrai; mais quand de petits princes

sont au monde, c'est le point principal; qu'ils soient de leur père ou

d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contents.

LA SECONDE FEMME.

Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il était charmé qu'il

fût toujours en bonne santé; puis il ajouta: «Prenez donc la peine de

vous rappeler ce qui se passa à la cour de Tongut. Lorsque vous m'y

envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse

Lirila, ce qui signifie dans la langue du pays, l'Indolente ou

l'Assoupie, vous m'en voulûtes assez mal à propos, de ce que ne trouvant

pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant

comme la chose arriva.

«Quelques jours après ma demande, je rendis à Lirila une visite, pendant

laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avait

coiffée d'une certaine façon avec des rubans couleur de rose, qui

relevaient un peu la pâleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés

avec art, jetaient sur son visage un soupçon de vie; on eût dit qu'elle

sortait des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avait

pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé; mais elle ne bâilla

pas quatre fois en une heure. On aurait pu la prendre, à sa nonchalance,

à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille.»

LA SULTANE.

Madame ne pourrait-elle pas aller un peu plus vite, et penser qu'elle

n'est pas la princesse Lirila?

\* \* \* \* \*

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs: ils

étaient tous quatre attendus en rendez-vous; et Mirzoza, qui le savait,

souriait entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME.

«Il devait y avoir bal; et c'était l'étiquette de la cour de Tongut, que

celui qui l'ouvrait se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant

qu'il commençât. Voilà, seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse

Lirila de si bonne heure.»

LA SULTANE.

La fée Vérité n'était-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME.

C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE.

Continuez.

LA SECONDE FEMME.

«J'eus donc une fort longue conversation avec elle, pendant laquelle

elle articula un assez grand nombre de monosyllabes très-distinctement

et presque sans effort, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie.

L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle, c'est-à-dire que la

princesse commença avec moi une révérence qui n'aurait point eu de fin,

par la lenteur avec laquelle elle pliait, lorsque ses quatre écuyers de

quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras, et m'aidèrent à la

relever et à la remettre à sa place.»

\* \* \* \* \*

Ici la chatouilleuse, qui avait peut-être aussi quelque arrangement,

s'arrêta, et la maligne sultane lui dit: «Je ne vous conseille pas,

mademoiselle, de vous lasser si vite: cet endroit m'intéresse à un point

surprenant; je n'en fermerai pas l'oeil de la nuit. Seconde, continuez.»

LA SECONDE FEMME.

«Je crus qu'il était de la décence de l'entretenir de votre amour et du

bonheur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étais étendu sur ce

texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez

avoir. C'était, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions

qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que je vous croyais soixante

ans.

--Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils; je n'en avais pas

alors plus de cinquante-neuf.»

Le prince s'inclina et continua, sans répliquer, l'histoire de son

ambassade. «À ce mot, dit-il, Lirila soupira; et je continuai à lui

faire votre cour avec un zèle vraiment filial; car je vous observerai

qu'elle était nonchalamment étalée, qu'elle avait les yeux fermés, et

que je lui parlais presque convaincu qu'elle dormait, lorsqu'il lui

échappa une autre question. Elle dit, éveillée, ou en rêve, je ne sais

lequel des deux: «--Est-il jaloux?...

«--Madame, lui répondis-je, mon père se respecte trop et ses femmes,

pour se livrer à de vils soupçons.»

--Voilà qui est bien répondu, dit Zambador. La première Pagode vacante,

j'y nommerai votre précepteur.

«--Mais, continua le prince, lorsqu'il s'avise de s'alarmer, bien ou mal

à propos, sur la conduite de quelqu'une de ses femmes, il en use on ne

peut mieux. On leur prépare un bain chaud; on les saigne des quatre

membres; elles s'en vont tout doucement faire l'amour en l'autre monde,

et il n'y paraît plus.»

--Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valait encore mieux

se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé?

--Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine...»

Zambador en fit une autre, et le prince continua.

«J'interprétai la mine de Lirila; c'était un embarras qu'on avait

souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenait

de la rassurer.

--Vous crûtes bien, ajouta Zambador.

--Je lui dis donc que ce n'était point votre habitude; et que, depuis

quarante-cinq ans que vous aviez dépêché la première, pour un coup

d'éventail qu'elle avait donné sur la main d'un de vos chambellans, vous

n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième.

--Ah! mon fils, dit Zambador au prince, ne vous faites pas géomètre; car

vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connaisse.»

Puis s'adressant à la fée: «Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me

semble, lui apprendre un peu d'arithmétique; c'était votre affaire; je

ne sais pourquoi vous n'en avez rien fait.»

LA SULTANE.

Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savait jamais bien

ce qu'on n'apprenait pas par goût; et que Génistan son fils avait

marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les

sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME.

«Lirila ne vous dit-elle plus rien? demanda Zambador à son fils.

--Pardonnez-moi, seigneur, répondit le prince. Elle me demanda si ma

mère était morte. «--Madame, lui répondis-je, elle jouit encore du jour

et de la tranquillité dans un vieux château abandonné sur les rives de

la mer, où elle sollicite du ciel, pour mon père et pour vous, une

nombreuse postérité; et il faut espérer que vous irez un jour partager

les délices de sa solitude, sans qu'il vous arrive aucun fâcheux

accident; car mon père est le meilleur homme du monde; et à cela près

qu'il fait baigner et saigner ses femmes pour un coup d'éventail, il les

aime tendrement, et il est fort galant. Madame, ajoutai-je tout de

suite, venez embellir la cour du Japon; les plaisirs les plus délicats

vous y attendent: vous y verrez la plus belle ménagerie; on vous y

donnera des combats de taureaux; et je ne doute point qu'à votre arrivée

il n'y ait un rhinocéros mis à mort, avec un hourvari fort récréatif.»

«Il prit, en cet endroit, à la princesse, un bâillement. Ah! seigneur,

quel bâillement! Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune de

vos audiences. Cela signifiait à ce que j'imaginai, que nos amusements

n'étaient pas de son goût; et je lui témoignai qu'on s'empresserait à

lui en inventer d'autres.

«--Y a-t-il loin? demanda la princesse.

«--Non, madame, lui répondis-je. Une chaise des plus commodes que

Falkemberg ait jamais faites, vous y portera, jour et nuit, en moins de

trois mois.

«--Je n'aime point les voyages, dit Lirila en se retournant, et l'idée

de votre chaise de poste me brise. Si vous me parliez un peu de vous,

cela me délasserait peut-être. Il y a si longtemps que vous m'entretenez

de votre père, qui a soixante ans, et qui est à mille lieues!...»

«La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette

énorme phrase; et l'on répandit que votre chaise l'avait furieusement

secouée pour en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de

fatigue, en les disant, Lirila avait encore pris la peine de me

regarder. Je crois, seigneur, vous avoir prévenu que c'était une de ces

femmes qu'il fallait sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne

pensait plus à vous, et qu'il fallait profiter de l'instant qu'elle

avait encore à penser à moi; car Lirila s'était rarement occupée une

heure de suite d'un même objet.»

LA SULTANE.

Cela est charmant! premier émir, continuez.

Le premier émir dit qu'il n'avait jamais eu moins d'imagination que ce

soir; qu'il était distrait sans savoir pourquoi; qu'il souffrait un peu

de la poitrine, et qu'il suppliait la sultane de lui permettre de se

retirer. La sultane lui répondit qu'il valait mieux, pour son

indisposition, qu'il restât; et elle ordonna au second émir de suivre le

récit.

LE SECOND ÉMIR.

«Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où j'eus

l'honneur de l'accompagner. On la posa tout de son long sur un grand

canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent, et

déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part et la

même indolence de la part de Lirila, que si l'une eût été morte, et que

si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me

jetai aussitôt à ses pieds, et lui dis de l'air le plus attendri et du

ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre:

«Madame, je sens tout ce que je vous dois et à mon père, et je ne me

suis jamais flatté d'obtenir de vous quelque préférence; mais il y a si

loin d'ici au Japon, et je ressemble si fort à mon père!

«--Vrai? dit la princesse.

«--Très-vrai, répondis-je; et à cela près que je n'ai pas ses années, et

qu'en vous aimant il ne risquerait pas la couronne et la vie, vous vous

y méprendriez.

«--Je ne voudrais pourtant pas vous prendre l'un pour l'autre à ce prix.

Je serais bien aise de vous avoir, vous, et qu'il ne vous en coûtât

rien.»

«Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son

propre poids, m'était tombée sur les yeux; elle m'incommodait là: je

crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me

trompai pas. J'imaginai que nous nous entendions: point du tout, je

m'entendais tout seul. Lirila dormait. Heureusement on m'avait appris

que c'était sa manière d'approuver. Je fis donc comme si elle eût

veillé; je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom.

--Ah! traître, dit le sultan.

--Ah! seigneur, dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit,

au moment où j'avançais vos affaires de toute ma force.

--Avance, avance, ajouta le sultan; tu fais de belles choses.»

Génistan, qui craignait que son père ne se fâchât tout de bon, lui

représenta qu'il pouvait entrer dans tous ces détails sans danger; et

lui les écouter sans humeur, puisqu'il ne se souciait plus de Lirila.

--Mon fils, dit Zambador, vous avez raison; achevez votre aventure, et

tâchez de réveiller votre assoupie.

«Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux; mais ce fut

inutilement. Je me retirai après des efforts inouïs; car s'il n'y a pas

de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre...»

LA SULTANE.

Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas

s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas

s'endormir.

LE SECOND ÉMIR.

«Cela est surprenant, dit le sultan; car on a tant de raisons pour

veiller en pareil cas!

--Lirila, dit le prince, s'embarrassait bien de ces raisons!

J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage.

On se constitua dans des dépenses dont elle ne daigna pas seulement

s'informer; et nous ne sûmes qu'elle restait qu'au moment de partir,

lorsqu'on eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous

envoyâtes. Alors, Lirila, ne sachant pas bien positivement ce qu'il lui

fallait, me tint à peu près ce discours:

«Prince, je crois que vous pouvez aller seul, et que je reste.

«--Et pourquoi donc, madame? lui demandai-je.

«--Pourquoi? Mais c'est qu'il me semble que je ne veux ni de vous, ni de

votre père.

«--Mais, madame, d'où naît votre répugnance? Il me semble, à moi, que

vous pourriez vous trouver mal d'un autre.

«--Tant pis pour lui; je me trouve bien ici.

«--Restez-y donc, madame...»

«Et je partis sans prendre mon audience de congé de l'empereur, qui s'en

formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte

de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avais pas amené

une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services.

--Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me

révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement.»

\* \* \* \* \*

La sultane dit à sa chatouilleuse:

«Assez.»

Les émirs et ses femmes lui proposèrent obligeamment de continuer, si

cela lui convenait.

«Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au mot; mais

j'ai joui assez longtemps de votre impatience. Assez. Et vous, premier

émir, songez à ménager pour demain votre poitrine; car je ne veux rien

perdre, et votre tâche sera double. Quelle heure est-il?

--Deux heures du matin.

--J'ai fait durer ma méchanceté plus longtemps que je ne voulais. Allez,

allez vite.

QUATRIÈME SOIRÉE.

LA SULTANE.

Je trouve mon lit mal fait... Où en étions-nous?... Est-ce toujours le

prince qui raconte?

--Oui, madame.

--Et que dit-il?

LA PREMIÈRE FEMME.

Il dit: «Je ne sus d'abord où je me retirerais. Après quelques

réflexions sur mon ignorance, car je n'avais jamais donné dans ces

harangues où l'on me félicitait de mon profond savoir, il me prit envie

de renouer connaissance avec Vérité, chez laquelle j'avais passé mes

premières années. Je partis dans le dessein de la trouver; et comme je

n'étais occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus

presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des

dispositions d'âme plus favorables que la première. Les femmes de votre

cour, seigneur, et la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes

distractions que les jeunes vierges de la guenon couleur de feu.»

LA SULTANE.

Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie

pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME.

«J'avais entièrement oublié les usages de la cour de cette fée, lorsque

j'y arrivai; et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus.

Les riches vêtements dont je m'étais précautionné m'auraient été tout à

fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre

sur mes actions. Ce n'étaient ici, et au Tongut, que des magnificences.

Chez la fée Vérité, tout était, au contraire, d'une extrême simplicité:

des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des

porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau.

«Lorsqu'on m'introduisit, la fée était vêtue d'une gaze légère, qu'elle

prenait toujours pour les nouveaux venus, mais qu'elle quittait à mesure

qu'on se familiarisait avec elle. La chaise longue sur laquelle elle

reposait n'aurait pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus

raisonnable; elle était d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de

Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la

fée n'en prenait presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à

quelque cérémonie publique, ou qu'un grand intérêt ne la contraignît de

se déguiser, comme lorsqu'il fallait paraître devant les grands. Toutes

ces occasions lui déplaisaient, parce qu'elle ne manquait guère d'y

perdre de sa beauté. Elle avait surtout une aversion insurmontable pour

le rouge, les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la

rendaient méconnaissable. Elle ne se parait jamais qu'à regret.

«Elle avait à ses côtés une nièce qui s'appelait Azéma, ou, dans la

langue du pays, Candeur. Cette nièce avait d'assez beaux yeux, la

physionomie douce, et par-dessus cela, le teint de la plus grande

blancheur. Cependant elle ne plaisait pas: elle avait toujours un air si

fade, si insipide, si décent, qu'on ne pouvait l'envisager sans se

sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante aurait bien voulu la marier,

et même avec moi; car elle avait vingt-deux ans passés, temps où l'on

doit épouser ou jamais. Mais pour être son neveu, il aurait fallu courir

sur les brisées du génie Rousch, qui en était éperdu.

«Rousch était le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des

génies. Il était mince, il avait le teint basané, la figure commune,

l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres épaisses,

l'accent gascon, les cheveux crépus, la bouche grande et les dents

doubles.»

LA SULTANE.

Ne m'avez-vous pas dit que Rousch signifiait, dans la langue du pays,

Menteur?

LA PREMIÈRE FEMME.

Je crois qu'oui.

«Rousch était très-méchante langue. Pour de l'esprit, il en voulait

avoir. Il était fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec

les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas

encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités,

faisant des nouvelles, apprêtant des contes, imaginant des aventures

scandaleuses, qu'il nous débitait comme des vérités. Nous donnions là

dedans; il riait sous cape, et nous prenait pour des imbéciles, lui,

pour un esprit supérieur.»

LA SULTANE.

Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persifler?

Si cela n'est pas, laissez-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME.

«La fée me paraissait plus digne d'attention que sa nièce. Je commençais

à me faire à son air austère et sérieux. Elle avait des charmes, mais on

n'en était pas toujours touché. Elle ne changeait point, mais on était

journalier avec elle. Ce qui me rebutait quelquefois, c'était une

sécheresse excessive. Son visage seulement conservait quelque sorte

d'embonpoint. Sa taille était ordinaire. Elle avait l'air noble, la

démarche grave et composée, les yeux pénétrants et petits, quelque chose

d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles,

les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquait dans ses traits

je ne sais quoi d'antique qui ne plaisait pas à tout le monde. Elle ne

manquait pas d'esprit. Pour des connaissances, personne n'en avait

davantage et de plus sûres. Elle ne laissait rien entrer dans sa tête,

sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité,

aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table; écrivant

durement; ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, excepté

l'histoire et les voyages; faisant ses délices des ouvrages de caractère

et de moeurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il était

défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son

roi. Les mathématiques étaient presque son unique étude. La musique ne

lui déplaisait pas, surtout l'italienne. Elle avait peu de goût pour la

poésie. Elle aimait les enfants à la folie; aussi lui en envoyait-on de

toutes parts; mais elle ne les gardait pas longtemps: à peine

avaient-ils l'âge de raison, que Rousch et ses partisans nombreux les

lui débauchaient.»

LA SULTANE.

La fée n'était-elle pas là, lorsque Génistan en parlait ainsi?

LA PREMIÈRE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Comment prit-elle ce portrait, qui n'était pas flatté?

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement; et le prince continua.

«Je fus du nombre de ceux que Rousch entreprit; mais j'aimais la fée et

j'en étais aimé. Le moyen de lui plaire, en me liant avec le seul génie

qu'elle eût en aversion! Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en

fut piqué. Azéma, sur laquelle il avait des vues, s'avisa d'en avoir sur

moi; et voilà Rousch furieux. C'était bien à tort, car je n'avais pas le

moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté

de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de

l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce, qu'Azéma ferait

assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvais faire le

sien; et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna

pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il

prétendait avoir reçue. Il médita d'abord de se battre; mais après y

avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avait pas le courage. Il

aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se

mit à la défigurer d'une si étrange manière, que je ne pus l'aimer ce

jour-là. À l'entendre, c'était une pédante, une ennemie des plaisirs et

du bonheur; que sais-je encore? Je parus froid à la fée; j'abrégeai les

longs entretiens que j'avais coutume d'avoir avec elle: je ne sais même

si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je

lui avais voué. Cependant je la revis le lendemain, mais d'un air

embarrassé. La fée m'avait deviné; elle me demanda comment je l'avais

trouvée la veille.

«--Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux. Vous êtes charmante en

tout temps; mais hier vous étiez à ravir.

«--Ah! mon fils, me répondit la fée, Rousch vous a séduit. Quel dommage,

et que votre changement m'afflige! Prince, vous m'abandonnez.

«Je fus sensible à ce reproche; et me jetant entre les bras de la fée

(elle les tenait toujours ouverts à ceux qui revenaient sincèrement à

elle), je la conjurai de ne me pas faire un crime d'un discours que la

politesse m'avait dicté.»

LA SULTANE.

La politesse! Est-ce qu'il ne savait pas que c'était une des proches

parentes et des bonnes amies de Rousch?

LA PREMIÈRE FEMME.

Pardonnez-moi, madame, la fée le lui avait dit plus d'une fois: aussi

Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager

Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet, et passer ou pour

grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours

sanglants que Rousch s'amusait à lui jouer. «Tantôt, lui dit-elle, il me

rend vieille et surannée, tantôt jeune et difforme; quelquefois il

m'enjolive à tel point, qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on

me prendrait pour une bouffonne; d'autres fois il me prête un air

sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je

suis estropiée. Il me fait un oeil bleu, et l'autre noir; les sourcils

bruns et les cheveux blonds; mais il a beau me déguiser, les bons yeux

me reconnaissent.»

LA SULTANE.

Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse

toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME.

«Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parlait

ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu, ou, dans la langue du

pays, Brouillon; et la princesse Serpilla, ou, dans la langue du pays,

Rusée. C'étaient deux élèves qu'on lui envoyait. «Ah! dit la fée en

fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de ces gens-là?» Elle les

reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs

parents.»

LA SULTANE.

À vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

«Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il était assez joli garçon, mais

louche et bègue. Il parlait beaucoup et sans suite, n'était d'accord

avec lui-même, que quand il n'y pensait pas; grand disputeur, souvent il

prenait les raisons de son sentiment pour des objections; sourd d'une

oreille, quelquefois il entendait mal et répondait bien, ou entendait

bien et répondait mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch.

«Pour Serpilla, elle était petite, maigre et noire; elle contrefaisait

la vue basse; elle avait le nez retroussé, le visage chiffonné, les

coins de la bouche relevés: si elle méditait une méchanceté, elle en

tirait en bas le coin gauche; c'était un tic. Son menton était pointu,

ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes; ses mains noires et

sèches, mais elle ne quittait jamais ses gants. Elle parlait peu,

pensait beaucoup, examinait tout, ne faisait aucune démarche, ne tenait

aucun propos sans dessein; jouait toute sorte de personnages,

l'étourdie, la distraite, la niaise, et n'avait jamais plus d'esprit que

quand on était tenté de la prendre pour une idiote.

«Azéma lui déplut d'abord; et elle s'occupa, dès le premier jour, à la

tourner en ridicule, et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne

créature donnait tête baissée. Elle lui faisait voir une infinité de

choses qui n'étaient point et ne pouvaient être. Elle se mit en tête de

lui persuader que Génistan, moi, pour qui elle se sentait du goût, je

l'aimais, elle Azéma, à la folie, mais que je n'osais le lui déclarer.

«--Pourquoi, lui demandait Azéma, se taire opiniâtrément comme il fait?

S'il n'a que des vues honnêtes, que ne parle-t-il à ma tante?...

«--Princesse, lui répondait Serpilla, vous ne connaissez pas encore les

amants délicats. S'adresser à votre tante, ce serait s'assurer de votre

personne sans avoir pressenti votre coeur. Vous pouvez compter que le

prince périra plutôt de chagrin que de hasarder une démarche qui

pourrait vous déplaire...

«--Ah! reprit Azéma, pour cela je ne veux pas qu'il périsse; je ne veux

pas même qu'il souffre...

«--Cependant cela est, et cela durera, si vous n'y mettez pas ordre...

«--Mais comment faut-il que je m'y prenne? Je suis si neuve et si gauche

à tout...

«--Je le regarderais tendrement lorsqu'il viendrait chez ma tante; s'il

lui arrivait de me donner la main, je la serrerais de distraction; je

jetterais un mot, et puis un autre...

«--En vérité, j'ai peur d'avoir fait tout cela sans y penser...

«--Si cela est, il faut avouer que ce Génistan est un cruel homme. Je

n'y vois plus qu'un remède...

«--Et quel est-il?...

«--Ho! non, je ne vous le dirai pas...

«--Et pourquoi?...

«--C'est que si je vous le disais, vous le confieriez peut-être à votre

tante...

«--Ne craignez rien; vous ne sauriez croire combien je suis discrète...

«--Eh bien! j'écrirais...

«--Si c'est là votre secret, n'en parlons plus; je n'oserais jamais m'en

servir...

«--N'en parlons plus, comme vous dites. Il me semble qu'il fait beau et

qu'un tour de promenade vous dissiperait...

«--Très-volontiers; nous rencontrerons peut-être le prince Génistan...

«--Le prince a renoncé à tout amusement. S'il se promène, c'est dans des

lieux écartés et solitaires. Je ne sais où le conduira cette triste vie.

S'il en mourait pourtant, c'est vous qui en seriez la cause...

«--Mais je ne veux pas qu'il meure, je vous l'ai déjà dit...

«--Écrivez-lui donc...

«--Je n'oserais; et puis je ne sais que lui écrire...

«--Que ne m'en chargez-vous? Vous me connaissez un peu, et vous ne me

croyez pas, sans doute, aussi maladroite que je le parais. J'arrangerai

les choses avec toute la décence imaginable. La lettre sera anonyme. Si

la déclaration réussit, c'est vous qui l'aurez faite; si elle échoue, ce

sera moi...

«--Vous êtes bien bonne...»

LA SULTANE.

Cette Serpilla est une dangereuse créature, et la simple Azéma n'en

savait pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que oui.

LA SULTANE.

Fut-elle répondue?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que non.

LA SULTANE.

Et pourquoi?

LA SECONDE FEMME.

«Je n'avais garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous

les yeux de la fée, qui nous aurait devinés d'abord, et qui ne m'aurait

jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence, mais

elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle

de la démarche hardie qu'elle avait faite pour la servir, et Azéma l'en

remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi; on dit

qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on remarqua

de la liaison entre eux, et qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de

triumvirat qui mit en fort peu de temps la cour de la fée sens dessus

dessous. On s'évitait, on ne se parlait plus; c'étaient des caquets et

des tracasseries sans fin; on se boudait sans savoir pourquoi, et la fée

en était de fort mauvaise humeur.»

LA SULTANE.

C'est, en vérité, comme ici; et je croirais volontiers que ce triumvirat

subsiste dans toutes les cours.

LA SECONDE FEMME.

«La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la

calomnie; elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation

d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être

banni de sa cour; elle redoubla de sévérité; et s'il nous arrivait

quelquefois de médire, elle nous arrêtait tout court, et nous demandait

brusquement: «Est-ce à vous que le fait est arrivé? Ce que vous

racontez, l'avez-vous vu?» Elle était rarement satisfaite de nos

réponses. Elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours,

pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étais,

mais à laquelle je n'avais eu aucune part, et que je n'avais apprise que

par le bruit public.

«Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avait toutes les peines du monde

à se contenir. Il lui échappait à tout moment des choses peu mesurées

qui offensaient moins de sa part que d'un autre, parce qu'il y avait,

disait-on, dans son fait plus de sottise et d'étourderie que de

méchanceté: il croyait parler sans conséquence, en disant hautement que

j'étais bien avec la tante, et passablement avec la nièce; qu'il y avait

entre nous un arrangement le mieux entendu, et que le jour j'appartenais

à Azéma, et la nuit à Vérité.

«Rousch, qui était présent, lui répondit qu'il lui abandonnait la

vieille fée pour en disposer à sa fantaisie, mais qu'il prétendait qu'on

s'écoutât quand on parlait d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu

n'avait fait de sa vie; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui

laissa murmurer entre ses dents qu'il était épris d'Azéma; que personne

ne l'ignorait; qu'il en était aimé; qu'il méditait depuis longtemps de

l'épouser; et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres

finissent, il n'en était pas moins amoureux.

«Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à

Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut

affligée, et s'en alla, en pleurant, se plaindre à sa tante, et la prier

de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle, ou, dans la

langue du pays, Discrète, son autre tante: Vérité y consentit. On tint

le départ secret, et Azéma disparut sans que Rousch en sût rien. Il fit

du bruit quand il l'apprit; mais Azéma était déjà bien loin: il courut

après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me

soupçonnant d'avoir enlevé ses amours, et bien résolu de m'en faire

repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point; je n'ignorais pas que sa

puissance était limitée, et qu'il ne me nuirait jamais que de concert

avec le génie Nucton, ou comme qui dirait Sournois, qui résidait à mille

lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru? Rousch disparut

un matin, et l'on sut qu'il était allé consulter Nucton sur les moyens

de se venger.

«Il n'était pas à un quart de lieue, qu'on entendit un grand fracas dans

les avant-cours; on crut que c'était Rousch qui revenait: point du tout,

c'était une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avait

jetée dans cette contrée; on l'appelait Trocilla, comme qui dirait

Bizarre. Sa manie était de courir sans savoir où elle allait; pourvu

qu'elle ne suivît pas la grande route, elle était contente: aussi

apprîmes-nous qu'elle s'était engagée dans des chemins de traverse où

son équipage avait été mis en pièces, et qu'elle arrivait sur une mule

rétive, crottée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire.

«On lui donna un appartement: il y en avait toujours de reste chez

Vérité; elle se reposait en attendant ses gens, qu'elle maudissait, et

qui ne demeuraient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira

ses femmes d'une berline en souricière; c'étaient trois espèces de

boiteuses: l'une boitait à droite, l'autre à gauche, la troisième des

deux côtés. Trocilla, qui les examinait d'une croisée, trouvait leur

allure si ridicule, qu'elle en riait à gorge déployée, comme si

l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtaient de venir,

eût été nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en scaramouche et un

valet en arlequin dételaient de la voiture deux chevaux, l'un blanc et

l'autre noir, Trocilla était à sa toilette, qui commença sur les cinq

heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la

fée Vérité.

«Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure, et sa personne attira

mon attention et celle de tout le monde.»

LA SULTANE.

C'est le privilége de la singularité plus encore que de la beauté. Les

hommes se livrent plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils

admireraient.

\* \* \* \* \*

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé

qui annonçait l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME.

«Trocilla était plutôt grande que petite, mal proportionnée: c'étaient

de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnaient l'air

d'une sauterelle, surtout quand elle était assise: point de taille; un

bras potelé, et l'autre sec; une main laide et difforme, et l'autre

jolie; un pied petit et délicat dans une grande mule rembourrée, un

autre pied grand et mal fait, enchâssé dans une petite mule; mais cela

n'y faisait rien: par ce moyen, elle avait deux mules égales. Son épaule

droite était un peu plus haute que la gauche; à la vérité, un corps et

l'éducation avaient affaibli ce défaut: elle avait des couleurs et point

de teint; un oeil bleu et un oeil gris; le nez long et pointu; la bouche

charmante quand elle riait; mais par malheur pour ceux qui

l'approchaient, elle avait des journées tristes sans savoir pourquoi,

car elle ne voulait pas que ce fût des vapeurs ou des nerfs.

«Elle avait une robe de satin couleur de rose, avec des parures

violettes; une simarre de velours bleu, garnie de crêpe; un noeud de

diamants, d'où pendait une riche dévote, dans un temps où l'on n'en

portait plus; une girandole de très-beaux brillants à l'oreille droite,

et une perle d'orient à la gauche; une plume verte dans sa coiffure,

dont un des côtés était en papillon, et l'autre en battant l'oeil, avec

un énorme éventail à la main.

«Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla.»

LA SULTANE.

La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME.

«Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une

sultane, tira de sa poche une lorgnette, dont elle ne se servit point,

jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre mots

déplacés et plaisants, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et

se retira.»

LA SULTANE.

Je vous conseille de l'imiter. Après la nuit dernière, je crois que vous

pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, messieurs; mesdames, bonsoir;

car je crois que vous allez vous coucher.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Ce soir, Mangogul avait ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement

ouverte; et lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent

les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit, pour entrer sans

qu'elle s'en doutât: il était placé debout, les coudes appuyés sur la

chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la

sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettait de la

dédommager du silence qu'il gardait depuis deux jours. L'émir lui

répondit qu'il ferait de son mieux, et commença comme il suit:

LE PREMIER ÉMIR.

«Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie.»

LA SULTANE.

Ce \_je\_, c'est le prince Génistan; et cet \_elle\_, c'est apparemment

Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Ah, les hommes! les hommes!... Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

«L'occasion de l'instruire de mes sentiments n'était pas difficile à

trouver; mais il fallait se cacher de Vérité. Un jour que la fée était

profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte,

et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le

lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa

lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressais nullement à la dissiper;

elle railla la religion, les prêtres et les dévotes; traita la modestie,

la pudeur et les principales vertus de son sexe, de freins imaginés par

les sottes; et je crus victoire gagnée: point de préjugés à combattre,

point de scrupules à lever; je ne désirais qu'une seconde entrevue pour

être heureux; encore ne fallait-il pas qu'elle fût longue, de peur

d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre

jour l'occasion de la reconduire dans son appartement: chemin faisant,

je lui demandai la permission d'y rester un moment; elle me fut

accordée. Aussitôt je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et

galantes autant qu'il m'en vint: que je l'avais aimée depuis que j'avais

eu le bonheur de la voir; que c'était un de ces coups de sympathie

auxquels jusqu'alors j'avais ajouté peu de foi, et qu'il fallait que ma

passion fût bien violente, puisque j'osais la lui déclarer la seconde

fois que je jouissais de son entretien: elle m'écouta attentivement;

puis tout à coup éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses

femmes, qui accoururent, et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre

d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposaient pas sans doute

pour la première fois. Vous avez raison, me répondit-elle: on m'a aimée,

on me l'a dit, et je devrais y être faite; mais il m'est toujours

nouveau de voir des hommes, parce qu'ils sont aimables, prétendre qu'on

leur sacrifiera l'honneur, la réputation, les moeurs, la modestie, la

pudeur, et la plupart des vertus qui font l'ornement de notre sexe; car

il paraît bien à leurs procédés et à ceux des femmes, que c'est à ces

bagatelles que se réduisent les désirs des uns et les bontés des autres.

Et continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique: Non,

s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence; les liaisons ont dégénéré en

un libertinage épouvantable; la pudeur est ignorée sur la surface de la

terre: aussi les dieux se sont-ils vengés; et presque tous les

hommes...»

LA SULTANE.

Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

«Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendais guère;

et j'allais lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna

ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de crainte qu'on n'en

tînt de méchants sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner

Trocilla à toutes ses bizarreries, et de ne la revoir jamais. Mais

j'avais plu; et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux

et assez suivis; et je me laissai entraîner.»

LA SULTANE.

Vous n'êtes que des marionnettes.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Émir, respectez le sultan; respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

«Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée; je crus la trouver

seule. Point du tout, elle s'occupait à prendre une leçon d'anglais, qui

avait déjà duré fort longtemps, et que ma présence n'abrégea point. Nous

y serions encore tous les trois, si le maître d'anglais, qui ne manquait

pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il était écrit que mon

supplice serait plus long. Trocilla me reçut comme un homme tombé des

nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot; et sans m'accorder

le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une vielle, dont elle

se mit à jouer précisément comme quand on est seul, et qu'on s'ennuie.»

\* \* \* \* \*

Ici le sultan ne put s'empêcher de rire; la sultane dit: «En effet,

cette scène est assez ridicule.» Et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR.

«Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet; et elle allait

commencer un maudit air à la mode, qui n'aurait point eu de fin, lorsque

je pris la liberté de lui arrêter les mains.

«Ah! vous voilà, me dit-elle, et que faites-vous ici à l'heure qu'il

est?

«--C'est par vos ordres, madame, lui répondis-je, que je m'y suis rendu;

et il y a près de deux heures que j'attends que vous vous aperceviez que

j'y suis...

«--Est-il bien vrai?...

«--Pour peu que vous en doutassiez, votre maître d'anglais vous

l'assurerait...

«--Vous l'avez donc entendu donner leçon? C'est un habile homme; qu'en

pensez-vous? Et ma vielle, je commence à m'en tirer assez bien. Mais,

asseyez-vous, je me sens en main, et je vais vous jouer des contredanses

du dernier bal, qui vous réjouiront...

«--Madame, lui répondis-je, faites-moi la grâce de m'entendre. À

présent, ce ne sont point des airs de vielle que je viens chercher ici;

quittez pour un moment votre instrument, et daignez m'écouter...

«--Mais vous êtes extraordinaire, me dit Trocilla; vous ne savez pas ce

que vous refusez. J'allais vous jouer, ce soir, comme un ange...

«--Madame, lui répliquai-je, si je vous gêne, je vais me retirer...

«--Non, restez, monsieur. Et qui vous dit que vous me gênez?...

«--Quittez donc ce maudit instrument, ou je le brise...

«--Brisez, mon cher; brisez: aussi bien j'en suis dégoûtée.»

«Je détachai la ceinture de la vielle, non sans serrer doucement la

taille de la vielleuse. Trocilla était assise sur un tabouret; cette

situation n'était pas commode.»

LA SULTANE.

Émir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

«Je la pris par sa main jolie, que je baisai plusieurs fois, en la

conduisant vers une chaise longue, sur laquelle je la poussai doucement;

elle s'y laissa aller sans façon; et me voilà assis à côté d'elle, lui

baisant encore la main, et lui protestant d'une voix émue que je

l'adorais.»

\* \* \* \* \*

De distraction le sultan s'écria: «Adore donc, maudite bête!»

Heureusement, la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas

l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR.

«Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les

yeux, et l'arrêta sur ma bouche. Je la regardai dans ce moment, et je la

trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout

excitait en moi des désirs. Elle me tenait de petits propos d'enfants,

qui achevaient de me tourner la tête. Bientôt je n'y fus plus. Je me

penchai sur sa gorge. Je ne sais trop ce que mes mains devinrent.

Trocilla paraissait éprouver le même trouble; et nous touchions à

l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette

situation voluptueuse, par une extravagance inouïe. Trocilla me repoussa

fortement; et se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes:

«Ah! cher Zulric, s'écria-t-elle; tendre et fidèle amant, que

deviendrais-tu, si tu savais à quel point je t'oublie?»

«Ses larmes et ses soupirs redoublèrent; c'était à me faire craindre

qu'elle ne suffoquât.

«Retirez-vous, monsieur; je vous hais, je vous déteste. Vous m'avez fait

manquer à mes serments, et tromper l'homme unique à qui je suis engagée

par les liens les plus solennels; vous n'en serez pas plus heureux, et

j'en mourrai de douleur.»

«Ces dernières paroles, et les larmes abondantes qui les suivirent, me

persuadèrent que le quart d'heure était passé. Je me retirai, bien

résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla, et

j'appris de sa part qu'elle avait bien reposé et qu'elle m'attendait

pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et j'eus le bonheur de la

trouver encore au lit.

«Venez, prince, dit-elle; asseyez-vous près de moi. J'ai conçu pour vous

des sentiments dont il faut absolument que je vous instruise. Il y va de

mon bonheur, et peut-être de ma vie. Tâchez donc de ne pas abuser de ma

sincérité. Je vous aime, mais de l'amour le plus tendre et le plus

violent. Avec le mérite que vous avez, il ne doit pas être nouveau pour

vous d'être prévenu. Ah! si je rencontre dans votre coeur la même

tendresse que vous avez fait naître dans le mien, que je vais être

heureuse! Parlez, prince, ne me suis-je point trompée lorsque je me suis

flattée de quelque retour? M'aimez-vous?

«--Ah, madame, si je vous aime! Ne vous l'ai-je pas assuré cent fois?

«--Serait-il bien possible!

«--Rien n'est plus vrai.

«--Je le crois, puisque vous me le dites; mais je veux mourir, si je

m'en souviens. Vraiment, je suis enchantée de ce que vous m'apprenez là.

Je vous conviens donc beaucoup, beaucoup?

«--Autant qu'à qui que ce soit au monde.

«--Eh bien, mon cher, reprit-elle en me serrant la main entre la sienne

et son genou, personne ne me convient comme toi. Tu es charmant, divin,

amusant au possible, et nous allons nous aimer comme des fous. On disait

que Vindemill, Illoo, Girgil, avaient de l'esprit. J'ai un peu connu ces

personnages-là, et je te puis assurer que ce n'était rien, moins que

rien.»

«Trocilla ne laissait pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit,

quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant.

«À présent, madame, je puis donc me flatter, lui dis-je, que vous ne

vous souviendrez plus de Zulric ni d'aucun autre?

«--Que parlez-vous de Zulric? reprit-elle. C'est un petit sot qui s'est

imaginé qu'il n'y avait qu'à faire le langoureux auprès d'une femme et à

l'excéder de protestations pour la subjuguer. C'est de ces gens prêts à

mourir cent fois pour vous, et dont une misérable petite complaisance

vous débarrasse; mais vous, ce n'est pas cela; et quelque répugnance que

vous ayez pour les hiboux, je gage que vous la vaincriez, si j'avais

attaché mes faveurs aux caresses que vous feriez au mien.»

«Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une

perruche, un singe, un doguin. Trocilla en était, elle, pour les

hiboux... Oui, seigneur, pour les hiboux!... De tous les oiseaux, c'est

le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avait un qu'elle ne

montrait qu'à ses meilleurs amis.»

LA SULTANE.

Que beaucoup de gens avaient vu.

LE PREMIER ÉMIR.

«Et qu'on me présenta sur-le-champ. «Voyez mon petit hibou me dit-elle;

il est charmant, n'est-ce pas? Ce toquet blanc à la housarde, qu'on lui

a placé sur l'oreille, lui fait à ravir. C'est une invention de mes

boiteuses. Ce sont des femmes admirables. Mais vous ne me dites rien de

mon petit hibou?

«--Madame, lui répondis-je, vous auriez pu, je crois, prendre du goût

pour un autre animal. Il n'y a que vous aux Indes, à la Chine, au Japon,

qui se soit avisée d'avoir un hibou en toquet.

«--Vous vous trompez, me répondit-elle: c'est l'animal à la mode; et de

quel pays débarquez-vous donc? Ici tout le monde a son hibou, vous

dis-je, et il n'est pas permis de s'en passer. Promettez-moi donc

d'avoir le vôtre incessamment; je sens que je ne puis vous aimer sans

cela.»

«Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je la pressai d'abréger mon

impatience.»

LA SULTANE.

Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà

rendormie; continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

«Elle y consentit, mais à la condition que j'aurais un hibou.

«Ah! plutôt quatre, madame,» lui répondis-je.

«À l'instant elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux

emportements de la femme du monde qui aimait le moins; j'y répondis avec

toute l'impétuosité d'un homme qui ne voulait pas laisser à Trocilla le

temps de se refroidir.

«Vous aurez un hibou, me disait-elle d'une voix entrecoupée: prince,

vous me le promettez.

«--Oui, madame, lui répondis-je, dans un instant où l'on est dispensé de

connaître toute la force de ses promesses: je vous le jure par mon amour

et par le vôtre.»

«À ces mots, Trocilla se tut, et moi aussi. Il y avait près d'une

demi-heure que nous étions ensemble, lorsqu'elle me dit froidement de la

laisser dormir et de me retirer. Si je n'avais pas su à quoi m'en tenir,

je m'en serais pris à moi-même de cette indifférence subite; mais je

n'avais rien à me reprocher, ni elle non plus. Je pris donc le parti de

lui obéir, et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y

attendait. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais.»

LA SULTANE.

C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve

jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME.

«Toutes ces choses s'étaient passées, lorsque Rousch reparut: il avait

vu Nucton, et ils avaient concerté de me faire rentrer cent pieds sous

terre; c'était leur expression. La pauvre Azéma, dont ils avaient

découvert la retraite, avait déjà éprouvé les cruels effets de leur

haine. Rousch lui avait soufflé sur le visage une poudre qui l'avait

rendue toute noire. Dans cet état elle n'osait se montrer; elle vivait

donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch et arrosant sans cesse

de ses larmes un miroir qui lui peignait toute sa laideur, et qu'elle ne

pouvait quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit et vint à son

secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce; mais elle y

perdit ses peines. Noire elle était, noire elle resta: ce qui détermina

la fée à la transformer en colombe et à lui restituer sa première

blancheur sous une autre forme.

«Vérité, de retour chez Azéma, songea à me garantir des embûches de

Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais admirez les

caprices des femmes et surtout de Trocilla; elle ne me sut pas plus tôt

éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de

la route que j'avais prise, et me suivit. Rousch, instruit de notre

aventure, connaissant assez bien son monde, et particulièrement

Trocilla, ne douta point qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite, en

marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse; et, un matin, nous

nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin.

«La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch. Je fus

flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de

son caractère; et je me déterminai à la revoir. Ce n'était pas le moyen

d'éviter Rousch; car Trocilla et Rousch se connaissaient de longue main,

et ils avaient toujours été passablement ensemble. C'était de concert

avec elle qu'il ébauchait tous ces récits scandaleux. Il inventait le

fond; elle mettait de l'originalité dans les détails, d'où il arrivait

qu'on les écoutait avec plaisir, qu'on les répétait partout, qu'on

paraissait y croire, mais qu'on n'y croyait pas.»

LA SULTANE.

Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte, que je serais

tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR.

«Un soir qu'une des boiteuses de Trocilla m'introduisait chez sa

maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête

contre celle de Rousch, qui s'esquivait par le même escalier. Nous fûmes

l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au

cri que je poussai. «Malheureux, s'écria-t-il, que le destin a conduit

ici, tremble. Tu vas enfin éprouver ma colère.» À l'instant il prononça

quelques mots inintelligibles, et je sentis mes cuisses rentrer en

elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles

s'allonger et se recourber, mes mains disparaître, mes bras et le reste

de mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer

de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois;

et les appartements en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut

au ramage, qui lui parut plaisant; elle m'appela: «Petit, petit.» Mais

je n'osai pas me confier à une femme qui n'avait de fantaisie que pour

les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour

de Vérité et de me faire désenchanter; mais je ne pus jamais reprendre

le chemin de son séjour. Plus j'allais, plus je m'égarais. Ce serait

abuser de votre patience que de vous raconter le reste de mes voyages et

mes erreurs. D'ailleurs tout voyageur est sujet à mentir. J'aurais peur

de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous

achève elle-même mes aventures.»

LA SULTANE.

Ce sera la première fois qu'elle se mêlera de voyage.

LE PREMIER ÉMIR.

«Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi qui

l'aimais de si bonne amitié et qui avons tant fait pour elle, dit

Génistan à son père.»

LA SULTANE.

Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimaient la

vérité.

LE PREMIER ÉMIR.

Génistan s'arrêta; Vérité prit la parole; et, comme elle poussait

l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en

quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages.

«J'aurais voulu, ajouta-t-elle, en le débarrassant de ses plumes, lui

ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une

des filles de Kinkinka.

--Celle, dit le sultan, qui avait permis qu'on le mît à la crapaudine.

--Vous voulez dire à la basilique. Elle-même.

--Mais il est fou. Celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son

amant se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être... Je

serais pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner

nous-mêmes des successeurs. Il y a assez longtemps que d'autres s'en

mêlent. Madame, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il

faudrait s'y prendre?

--Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité; mais je vous

réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne sera

ni si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de

petits-fils, et tous de Génistan.

--Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on en fasse la demande?

--Un petit obstacle: c'est que si Polychresta vous convient fort, elle

ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir; il la trouve

bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore...

--Il l'a donc vue?...

--Jamais. Votre fils est un homme d'esprit; et quel esprit y aurait-il,

s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue? C'est

comme font tous les sots...

--Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra; mais

j'avais connu sa mère avant que de la prendre; et si, je ne suis pas un

sot...

--Je serais fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette

fois seulement un certain tour original qui lui sied, pour prendre votre

bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner; mais ce

n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudrait que vous

interposassiez votre autorité...

--Ho, dit le sultan, s'il ne s'agit que de tirer ma grosse voix, je la

tirerai. Vous allez voir.»

Aussitôt il fit appeler son fils; et prenant l'air majestueux qu'il

attrapait fort bien quand on l'en avertissait:

«Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne

que vous voyiez la princesse Polychresta lundi; qu'elle vous plaise

mardi; que vous l'épousiez mercredi: ou elle sera ma femme jeudi...

--Mais, mon père...

--Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme

ou la mienne. Voilà qui est dit; et qu'on ne m'en parle pas davantage.»

Le prince, qui n'avait jamais offensé son père par un excès de respect,

allait s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les

supprimer; mais le sultan lui ferma la bouche d'un \_obéissez\_, lui

tourna le dos et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée.

«Madame, lui dit-il, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez,

avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez

le moins. Est-ce à vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure,

la naissance, la fortune, les talents, ni pallier les défauts, à faire

des mariages? Il faut que vous ayez une furieuse prévention pour votre

amie, si vous avez imaginé qu'elle plairait sur un portrait de votre

main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pu vous rappeler

celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps

les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire; il s'y

prendra mieux que vous; et il serait du dernier ridicule qu'un aussi

saugrenu que celui que vous proposez se consommât sans sa médiation.

Mais vous n'y réussirez ni vous ni lui. Je verrai votre Polychresta,

puisqu'on le veut; mais parbleu, je ne la regarde ni ne lui parle; et la

manière dont votre légère amie s'y prendra pour vaincre ma taciturnité

et m'intéresser sera curieuse. Vous pouvez, madame, vous féliciter

d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort

amusants.»

\* \* \* \* \*

Le premier émir allait continuer lorsque Mangogul fit signe aux femmes,

aux émirs et à la chatouilleuse de sortir.

\* \* \* \* \*

«Pourquoi donc vous en aller de si bonne heure? dit la sultane.

--C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et

que je serais bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus

substantielles.

--Ah! ah! vous êtes là!

--Oui, madame.

--Y a-t-il longtemps?

--Ah! très-longtemps.

--Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne

renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brama.

--L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, madame; permettez-vous

que je reste?

--Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?

--Non, mais je serais flatté que vous me l'accordassiez.

--Restez donc.»

SIXIÈME SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse: «Mademoiselle, approchez-vous et

arrangez mon oreiller: il est trop bas... Fort bien... Madame seconde,

continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district

que de celui du second émir. S'il prenait en fantaisie à Mangogul

d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois.

Et commencez.»

LA SECONDE FEMME.

Tout ce qui n'avait point cet éclat qui frappe d'abord déplaisait

souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettait ni

d'approfondir le mérite réel ni de le distinguer des agréments

superficiels. C'était un défaut national dont la fée n'avait pu le

corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets: elle prévit

que, si Polychresta restait dans ses atours négligés, le prince, qui

avait malheureusement contracté à la cour de son père et à celle du

Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les

six mois, la prendrait à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais

goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet

inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avait à lui parler.

Elle vint. «Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis longtemps, pour le

fils de Zambador: je lui ai parlé de vous; mais il m'a paru peu disposé

à ce que nous désirons de lui. Il s'est entêté dans ses voyages d'une

jeune folle qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que

des sottises: je voudrais bien que vous travaillassiez à lui arracher

cette fantaisie; vous le pourriez en aidant un peu à la nature et en

vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie: par exemple,

vous avez là les plus beaux yeux du monde; mais ils sont trop modestes;

au lieu de les tenir toujours baissés, il faudrait les relever et leur

donner du jeu: c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite,

mais elle est sérieuse; je l'aimerais mieux riante. J'abhorre le rouge;

mais je le tolère lorsqu'il s'agit d'engager un homme aimable. Vous

ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît,

cette forêt de cheveux qui rétrécit votre front; et vous quitterez vos

cornettes: les femmes n'en portent que la nuit. Pour ces fourrures,

elles ne sont plus de saison; mais demain je vous enverrai une personne

qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les

conseils, quelque ridicules que vous puissiez les trouver.» Polychresta

allait représenter à la fée qu'elle ne se résoudrait jamais à se

métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenait pas de

faire la petite folle; mais Vérité, lui posant un doigt sur les lèvres,

lui commanda de se parer et de ne rien négliger pour captiver le prince.

Le lendemain matin, la fée Churchille, ou, dans la langue du pays,

Coquette, arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une

corbeille, doublée de satin bleu, renfermait la parure la plus galante

et du goût le plus sûr; les diamants, l'éventail, les gants, les fleurs,

tout y était, jusqu'à la chaussure: c'était les plus jolies petites

mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour de

main, et toutes les petites boîtes arrangées et ouvertes: on commença

par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal; on lui appliqua

deux couches de rouge; on lui plaça sur la tempe gauche une grande

mouche à la reine; de petites furent dispersées avec choix sur le reste

du visage: ce qui acheva cette partie essentielle de son ajustement.

J'oubliais de dire qu'on lui peignit les sourcils et qu'on lui en

arracha une partie, parce qu'elle en avait trop. On répondit aux

plaintes qui lui échappèrent dans cette opération, que les sourcils

épais étaient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il lui

en fallait pour lui donner un air enfantin; elle supporta cette espèce

de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant

qu'elle voulait captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa

toute la profondeur de son savoir pour attraper ce je ne sais quoi, si

favorable à la physionomie: elle y réussit; mais ce ne fut qu'après

l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des

diamants. Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la

quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse: pour les femmes,

elles lui en auraient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avait

laissées faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue

immense, ce qui la choqua beaucoup: elle en demanda un plus petit. «Eh!

fi donc, lui répondit Churchille; pour peu qu'on en rabattît, vous

auriez l'air d'une marchande en habit de noces, et sans rouge on vous

prendrait pour pis. Il fallut donc en passer par là: on continua de

l'habiller, et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace: jamais

elle n'avait été si bien, et jamais elle ne s'était trouvée aussi mal.

Elle en reçut des compliments. Vérité lui dit, avec sa sincérité

ordinaire, que dans ses atours elle lui plaisait moins, mais qu'elle en

plairait davantage à Génistan; qu'elle effacerait Lively dans son

souvenir, et qu'elle pouvait s'attendre, pour le lendemain, à un sonnet,

à un madrigal; car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers,

malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce

frivole exercice.

La fée donna l'après-dînée un concert de musettes, de vielles et de

flûtes. Génistan y fut invité: on plaça avantageusement Polychresta,

c'est-à-dire qu'elle n'eut point de lustre au-dessus de sa tête, pour

que l'ombre de l'orbite ne lui renfonçât pas les yeux. On laissa à côté

d'elle une place pour le prince, qui vint tard; car son impatience

n'était pas de voir sa déesse de campagne: c'est ainsi qu'il appelait

Polychresta. Il parut enfin et salua, avec ses grâces et son air

distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa

protégée, qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de

très-profondes révérences. Cependant le prince la parcourait avec une

attention à la déconcerter: il s'assit auprès d'elle et lui adressa des

choses fines; Polychresta lui en répondit de sensées, et le prince

conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup

d'éloignement pour sa société; «eh! laissez là le sens commun, ayez de

la gentillesse et de l'enjouement; voilà l'essentiel avec de vieux

louis, disait un bon gentilhomme...»

LA SULTANE.

Dont le château tombait en ruine.

LA SECONDE FEMME.

Quoique les revenus du prince fussent en très-mauvais ordre, il était

trop jeune pour goûter ces maximes: c'était Lively qu'il lui fallait,

avec ses agréments et ses minauderies; il se la représentait jouant au

volant ou à colin-maillard, se faisant des bosses au front, qui ne

l'empêchaient pas de folâtrer et de rire; et il achevait d'en raffoler.

Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais

qu'à propos, et qui fait tout avec poids et mesure?

Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas

somptueux: le prince fut toujours placé à côté de Polychresta; il eut de

la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce

qu'il pensait de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvait digne de

toute son estime, et qu'il avait conçu pour elle un très-profond

respect. «J'aimerais mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant

il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée

d'excellentes qualités.

--Ah! madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively! qu'elle est

aimable!

--Je vois, dit Vérité, que vous n'avez que cette petite folle en tête,

qui n'est point du tout ce qu'il vous faut.»

LA SULTANE.

Dans une maison, grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins

ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME.

Le prince voulut répliquer et justifier son éloignement pour

Polychresta; mais la fée, prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui

rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimerait s'il voulait s'en

donner le temps. D'un autre côté elle suggéra à son amie de prendre

quelque chose sur elle et de ne rien épargner pour plaire au prince.

Polychresta essaya, mais inutilement: un trop grand obstacle s'opposait

à ses désirs; elle comptait trente-deux ans, et Génistan n'en avait que

vingt-cinq: aussi disait-il que les vieilles femmes étaient toutes

ennuyeuses: quoique la fée fût très-antique, ce propos ne l'offensait

pas.

LA SULTANE.

Elle possédait seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME.

Le prince obéit aux ordres de la fée; c'était toujours le parti qu'il

prenait, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit

Polychresta; il se plut même chez elle.

LA SULTANE.

Toutes les fois qu'il avait fait des pertes au jeu, ou qu'il boudait

quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME.

À la longue, il s'en fit une amie; il goûta son caractère; il sentit la

force de son esprit; il retint ses propos; il les cita, et bientôt

Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien

réservé et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il

ne se rappelait jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit

dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La

fée, qui n'abandonnait point son projet de vue, revint à la charge. Dans

ces entrefaites on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers,

à qui il avait fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en

sollicitaient le payement, et il épousa.

Il porta à l'autel un front soucieux; il se souvint de Lively, et il en

soupira. Polychresta s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, mais

si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher d'en verser

des larmes et de l'embrasser.

LA SULTANE.

Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME.

«Je n'ai point de goût pour Polychresta, disait-il en lui-même; mais

j'en suis fortement aimé: il n'y a point de femme au monde que j'estime

autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis

désespéré de devenir l'époux! La fée a raison; oui, elle a raison: il

faut que je sois fou! Les femmes de son mérite sont-elles donc si

communes pour s'affliger d'en posséder une? D'ailleurs elle a des

charmes qui seront même durables: à soixante ans elle aura de la bonne

mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais; car je lui trouve

plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et

pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela, je souffre. D'où

vient cette cruelle indocilité de mon coeur? Coeur fou, coeur

extravagant, je te dompterai.»

Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites au prince de la

part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre

bien avec elle.

LA SULTANE.

Ces propositions, je gagerais bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME.

«Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois

de l'empire défendent la pluralité des femmes; mais les grands princes

sont au-dessus des lois.»

LA SULTANE.

Voilà ce que je n'aurais pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME.

«Je consentirais sans peine à partager votre tendresse avec Lively.»

LA SULTANE.

Fort bien cela.

LA SECONDE FEMME.

«Mais plus de voyage chez Trocilla.»

LA SULTANE.

À merveille.

LA SECONDE FEMME.

«Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des

sentiments qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une

dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le coeur, et qui

pourrait vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au

vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle

ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? qui vous

a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à

cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les

intentions de Lively; mais je vous déclare que les miennes sont de

n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à

ses hiboux.»

LA SULTANE.

Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME.

Le prince était disposé à sacrifier Trocilla, pourvu qu'on lui accordât

Lively.

LA SULTANE.

Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et

de lui faire des enfants. J'ai quelquefois demandé des places au sultan

pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de

l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai sauvé la vie à quelques

malheureux; jusqu'à présent je n'ai point eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME.

Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il

passa d'un consentement unanime. Il ne s'agissait plus que d'être

autorisé par les prêtres, qui partageaient avec les ministres le

gouvernement de l'empire, depuis la caducité de Zambador. Il se tint

plusieurs synodes, où l'on ne décida rien. Enfin, après bien des

délibérations, on annonça au prince qu'il pourrait en sûreté de

conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés

dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui

coûterait que cent mille écus.

Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que

jamais. Il l'obtint de son père, et revint avec elle au Japon.

Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa rivale, et

le prince fut si touché de sa modération, qu'elle devint dès ce moment

son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfants, qui tous

vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively: elle n'en put amener

que deux à sept mois.

Vérité demeura à la cour pendant plusieurs années; mais lorsque la mort

de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se

vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais oeil, et elle se

retira, emmenant avec elle un fils que le prince avait eu de

Polychresta, et une fille que Lively lui avait donnée.

Trocilla fut entièrement oubliée et Génistan, partageant son temps entre

les affaires et les plaisirs, jouissait du vrai bonheur d'un souverain,

de celui qu'il procurait à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure

qui surprit étrangement la cour et la nation.

\* \* \* \* \*

Ici la sultane ordonna au premier émir de continuer; mais l'émir ayant

toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan

venait d'entrer. «Assez,» dit-elle; et l'assemblée se retira.

SEPTIÈME SOIRÉE.

LE PREMIER ÉMIR.

Un jour on avertit le sultan Génistan qu'une troupe de jeunes gens des

deux sexes, qui portaient des ailes blanches sur le dos, demandaient à

lui être présentés. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, et ils

avaient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans

la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'empereur

une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les

enfants en s'inclinant et trémoussant des ailes, et le député, prenant

la parole, dit:

«Très-invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un

mauvais génie, vous traversâtes d'un vol rapide des contrées immenses,

arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous

abattre sur le temple de la guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des

volières dignes d'un oiseau de votre importance? Vous voyez,

très-prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse les fruits de

vos amours et les merveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches

dont leurs épaules sont décorées ne peuvent vous laisser de doute sur

leur sublime origine, et ils viennent réclamer à votre cour le rang qui

leur est dû.»

Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ses entrailles

s'émurent, et il reconnut ses enfants. Pour leur donner quelque

ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les

ailes. «Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively

fut mère.

--Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque; et votre

famille serait complète, si la fée Coribella, ou dans la langue du pays,

Turbulente, marraine de celui que vous demandez, ne l'avait enlevé dans

un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin

oculaire, lorsque le grand Kinkinka le secouant par une aile, était sur

le point de lui ôter la vie.»

Le prince fut mécontent de ce qu'on avait laissé un de ses enfants en si

mauvaises mains. «Ah! prince, ajouta le député, la fée l'a rendu tout

joli; il a des mutineries tout à fait amusantes. Il veut tout ce qu'il

voit; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit

satisfait; il casse, il brise, il mord, il égratigne; la fée a défendu

qu'on le contredît sur quoi que ce soit.»

Ici le député se mit à sourire.

«De quoi souriez-vous? lui dit le prince.

--D'une de ses espiègleries.

--Quelle est-elle?

--Un soir, qu'on était sur le point de servir, il lui prit en fantaisie

de pisser dans les plats; et on le laissa faire. Le moment suivant, il

voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le

contenter. Il ne s'en tint pas là...»

LA SULTANE.

Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR.

C'est ce que le député ajouta. «Allez, vieux fou, lui repartit le

prince; vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être

qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa marraine. Il vaudrait

encore mieux qu'il fût chez sa grand'mère. Je vous ordonne, sur votre

longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la

première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveraient

de le gâter.»

Cela dit, l'audience finit; le député fut congédié et les enfants

distribués en différents appartements du palais. Mais à peine Lively

fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils, qu'elle

en poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchaient. Il

fallut du temps pour l'apaiser; et l'on n'y réussit que par l'espérance

qu'on lui donna qu'il reviendrait. Dès ce jour, le prince ajouta aux

soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père.

Lorsqu'il sortait du conseil, la tête remplie des affaires d'État, il

allait chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissait à peine,

qu'elle était dans ses bras. Sa conversation légère et badine l'amusait

beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui dérobaient des journées

entières, et lui faisaient oublier l'univers. Il ne s'en séparait jamais

qu'à regret. Il prenait auprès d'elle des dispositions à la

bienfaisance; et l'on peut dire qu'elle avait fait accorder un grand

nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour

Polychresta, c'était à ses yeux une femme très-respectable, qui

l'ennuyait souvent, et qu'il voyait plus volontiers dans son conseil que

dans ses petits appartements. Avait-il quelque affaire importante à

terminer, il allait puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force,

qui lui manquaient. Elle prévoyait tout. Elle envisageait tous les sens

d'une action; et l'on convient qu'elle faisait autant au moins pour la

gloire du prince, que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais

d'aimer son époux, et de lui marquer sa tendresse par des attentions

délicates.

Lively fut un peu soupçonnée d'infidélité; elle exigeait de Génistan des

complaisances excessives; elle se livrait au plaisir avec emportement;

elle avait les passions violentes; elle imaginait et prétendait que tout

se prêtât à ses imaginations; il fallait presque toujours la deviner.

Elle disait un jour que les dieux auraient pu se dispenser de donner aux

hommes les organes de la parole, s'ils avaient eu un peu de pénétration

et beaucoup d'amour; qu'on se serait compris à merveille sans mot dire,

au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières sans s'entendre;

qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque;

qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le

caractère; de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand

ses idées étaient justes, elles étaient admirables, parce qu'elles

réunissaient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa

pétulance ne l'empêchait pas d'apercevoir: elle n'était pas incapable de

réflexion. Elle avait de la promptitude et du sens. L'opposition la plus

légère la révoltait. Elle se conduisait précisément comme si tout eût

été fait pour elle. Elle chicanait quelquefois le prince sur les moments

qu'il accordait aux affaires, et ne pouvait lui passer ceux qu'il

donnait à Polychresta. Elle lui demandait à quoi il s'occupait avec son

insipide; combien il avait bâillé de fois à ses côtés; si elle lui

répétait les mathématiques.

«Cette femme est de très-bon conseil, lui répondait le prince! et il

serait à souhaiter, pour le bien de mes sujets, que je la visse plus

souvent.

--Vous verrez, ajoutait Lively, que c'est par vénération pour ses

qualités que vous lui faites régulièrement des enfants tous les neuf

mois.

--Non, lui répliquait Génistan; mais c'est pour la tranquillité de

l'État. Vous ne conduisez rien à terme; il faut bien que Polychresta

répare vos fautes ou les miennes.»

À ces propos, Lively éclatait de rire, et se mettait à contrefaire

Polychresta. Elle demandait à Génistan quel air elle avait quand on la

caressait. «Ah! prince, ajoutait-elle, ou je n'y entends rien, ou votre

grave statue doit être une fort sotte jouissance.

--Encore un coup, lui répliquait le prince, je vous dis que je ne songe

avec elle qu'au bien de l'État.

--Et avec moi, reprenait Lively, à quoi songez-vous?

--À vous-même et à mes plaisirs.»

À ces questions, elle en ajoutait de plus embarrassantes. Le prince y

satisfaisait de son mieux; mais un moyen de s'en tirer qui lui

réussissait toujours, c'était de lui proposer de nouveaux plaisirs. On

le prenait au mot, et les querelles finissaient. Elle avait des talents

qu'elle avait acquis presque sans étude. Elle apprenait avec une grande

facilité, mais elle ne retenait presque rien. Il faut avouer que si les

femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver.

La légèreté était la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince

en devint jaloux, et la pria de fermer son appartement.

LA SULTANE.

La gêner, c'était travailler sûrement à lui déplaire.

LE PREMIER ÉMIR.

Aussi ai-je lu, dans des mémoires secrets, qu'un frère très-aimable de

Génistan négligeait les défenses de l'empereur, trompait la vigilance

des eunuques, se glissait chez Lively et se chargeait d'égayer sa

retraite. Il fallait qu'il en fût éperdument amoureux, car il ne

risquait rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour

lui, le prince ignora.

LA SULTANE.

Tant qu'il fut aimé.

LE PREMIER ÉMIR.

Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus...

LA SULTANE.

C'est-à-dire, au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR.

Elle révéla tout au sultan.

LA SULTANE.

Tout, émir, tout! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la

confidence de Lively n'alla que jusqu'où les femmes la poussent

ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR.

Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres

pour qu'il fût arrêté; mais son frère, prévenu, échappa au ressentiment

de l'empereur par une prompte retraite.

LA SULTANE.

Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR.

Ce fut alors que le député ramena à la cour l'enfant que le prince avait

eu de Lively, et qui avait passé ses premières années chez la fée, sa

marraine, Coribella. C'était bien le plus méchant enfant qui eût jamais

désespéré ses parents. Génistan son père ne s'était point trompé sur

l'éducation qu'il avait reçue. On n'épargna rien pour le corriger; mais

le pli était pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avait à peine

dix-huit ans, qu'il s'échappa de la cour de l'empereur, et se mit à

parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance.

Il finit malheureusement. C'était la bravoure même. Au sortir d'un

souper, où la débauche avait été poussée à l'excès, deux jeunes

seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend, plus que

ces écervelés ne le désiraient, se trouva dans la nécessité de se battre

contre ceux entre lesquels il s'était constitué médiateur, et reçut deux

coups d'épée dont il mourut.

LA SULTANE.

À vous, madame première.

LA PREMIÈRE FEMME.

De deux soeurs qu'il avait, l'une fut mariée au génie Rolcan, ce qui

signifie, dans la langue du pays, Fanfaron. Quant aux autres enfants

issus du temple de la guenon couleur de feu, on eut beau leur couper les

ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu, et on

ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté

des arts, et remplirent le Japon d'hommes excellents en tout genre.

Leurs neveux furent poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs,

architectes. Les filles étaient si aimables que leurs époux les prirent

sans dot.

LA SULTANE.

Alors on croyait apparemment qu'il fallait d'un côté une grande fortune

pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin. À vous,

madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à l'empire. Ses frères

devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savants

géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs

parents, leur goût naturel, car les talents alors ne dégradaient point

au Japon.

LA SULTANE.

Continuez, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette

aimable et singulière princesse, dans l'âge de maturité. Elle

rassemblait tant de qualités, que les fées en devinrent jalouses. Elles

ne purent souffrir qu'une mortelle les égalât. Elles lui envoyèrent les

pâles couleurs, dont elle mourut avant qu'on eût trouvé quelqu'un digne

d'être son médecin.

LA SULTANE.

Continuez, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

Il y eut aussi, dans la famille, des héros. L'histoire du Japon parle

d'un dont la mémoire est encore en vénération, et dont on voit le

portrait sur les tabatières, les écrans, les paravents, toutes les fois

que la nation est mécontente du prince régnant: c'est ainsi qu'elle se

permet de s'en plaindre. Il reconquit le trône usurpé sur ses ancêtres.

La race ne tarda pas à s'éteindre; tout dégénéra, et l'on sait à peine

aujourd'hui en quel temps Génistan et Polychresta ont régné. Il ne reste

d'eux qu'une tradition contestée. On parle de leur âge, comme nous

parlons de l'âge d'or. Il passe pour le temps des fables.

LA SULTANE.

Je ne suis pas mécontente de votre conte; je ne crois pas avoir eu

depuis longtemps un sommeil aussi facile, aussi doux, aussi long. Je

vous en suis infiniment obligée.

Elle ajouta un petit mot agréable pour sa chatouilleuse, et les renvoya.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe

cassolette du Japon.

La seconde, deux bracelets, sur l'un desquels étaient les portraits du

sultan et de la sultane.

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique,

avec un turban qu'elle avait travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle

la sultane avait remarqué que cet émir attachait souvent ses regards.

End of the Project Gutenberg EBook of L'oiseau blanc, by Denis Diderot

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'OISEAU BLANC \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 28605-8.txt or 28605-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/2/8/6/0/28605/

Produced by Laurent Vogel and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by the

Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr)

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.